

LA VIE AUTOUR DES LAGUNES DE LA GRANDE LANDE

(Fin du XIXe s. et début du XXe s.)

Les lagunes sont un élément permanent du paysage de la lande. Pourtant, leur intérêt semble avoir échappé longtemps à ceux qui ont étudié la Grande Lande.

Heureusement, depuis deux ans des chercheurs appartenant à diverses disciplines commencent à se pencher sur ce milieu particulier (1). Il est temps car les lagunes sont en voie de disparition rapide.

Les résultats des travaux scientifiques qui sont menés actuellement sur les lagunes du Marsan seront publiés plus tard dans ce Bulletin, mais c'est un autre aspect que je souhaite aborder ici.

À travers les témoignages que m'ont transmis mes aïeux depuis trois générations, je voudrais retracer la vie près des lagunes depuis le milieu du XIXe siècle.

L'ORIGINALITÉ DES LAGUNES

La lagune ("*la lagüe*") est une étendue d'eau de forme circulaire dans une dépression peu profonde (Fig. 1).

Les lagunes se rencontrent par milliers sur un vaste espace qui s'étend depuis le Marsan jusqu'au Médoc au nord. Elles sont souvent groupées en chapelets ou en essaims et parfois reliées entre elles. La plus forte densité se localise sur les zones hautes du plateau landais entre les cours d'eau (2).

Il est probable que les lagunes se sont formées à la fin de la dernière période glaciaire, il y a 10 000 ans environ. Elles ont peu évolué depuis.



Fig 1 - Lagune au nord de Canenx-et-Réaut, une matinée d'hiver
(Cliché Bernard Gellibert)

Elles sont circulaires ou ovales et leur diamètre varie d'une dizaine de mètres à plus de 100 mètres. Les plus nombreuses ne dépassent guère une vingtaine de mètres de diamètre.

Elles sont peu profondes, puisque l'épaisseur d'eau ne dépasse pas généralement quelques dizaines de centimètres et 1,50 m en hiver pour les plus profondes. Leur fond est plat et contrairement à une opinion répandue, il n'y a pas d'aliôs au fond des lagunes. Ceci avait déjà été noté à partir de 1850 (3). Les carottages et creusements effectués récemment dans les lagunes du Marsan confirment cette absence d'aliôs. Le fond est sablonneux, d'un sable compact avec des niveaux argileux et c'est ce sédiment qui explique la stagnation de l'eau.

Les lagunes présentent sur leur pourtour un bourrelet de sable, petite élévation peu marquée. Le remplissage en eau des lagunes se fait par ruissellement des eaux de surface sur les sols environnants mal drainés et par infiltration de la nappe phréatique. Elles possèdent parfois un exutoire, petit ruisseau qui s'écoule en période de hautes eaux.

Ces caractéristiques physiques expliquent que l'on pouvait pénétrer dans les lagunes et même les traverser sans s'envaser et y mener un char avec son attelage.

Il est certain que dans la lande, en période hivernale, à cause de la remontée des nappes et du mauvais drainage dû à la présence d'aliôs, les eaux stagnent en surface. Les lagunes elles-mêmes débordent et le paysage prend alors par endroits l'allure d'un marécage (Fig. 2). C'est sans doute la raison pour laquelle les voyageurs qui traversaient le pays ont souvent eu tendance à parler de "marais landais" (4). En réalité, le terme de marais est tout-à-fait impropre pour décrire les lagunes. En été, le niveau d'eau baisse au point que certaines lagunes sont presque à sec. Alors, une végétation de touffes de molinie ("l'aguitch") les envahit. C'est cette végétation qui, pourrissant, forme la tourbe qui tapisse le fond de beaucoup d'entre elles.



Fig 2 - " Les lagunes elles-mêmes débordent "
(Cliché Bernède, 1912)

Les rapports des hommes et des lagunes sont très anciens. Les recherches en cours montrent que les hommes se sont installés en bordure de ces points d'eau dès le néolithique final, vers 2 000 ans avant



Fig 3 - Lagune de La Beyre (Labouheyre)
(Cliché F. Arnaudin du 3 mars 1894)

J.C., et à l'âge du Bronze, vers 1 500 ans avant J.C. (5). Ils en connaissaient déjà les inconvénients et le profit que l'on pouvait en tirer. Plus près de nous, avec l'économie pastorale du XIXe siècle, les lagunes constituaient une réserve d'eau où les troupeaux de moutons venaient se désaltérer (Fig.3).

Mais les habitants de la lande savaient retirer bien d'autres avantages de la proximité de ces plans d'eau.

LA PÊCHE

Tout comme les rivières et les ruisseaux, ces pièces d'eau étaient poissonneuses. Les grandes lagunes abritaient des brochets dont certains spécimens atteignaient 12 kg. Leur couleur pouvait varier selon la lagune dans laquelle ils vivaient (6). Ces brochets se nourrissaient d'autres poissons, grenouilles, crapauds, couleuvres d'eau ("cinglants") et pouvaient même avaler des poules d'eau ou des canards.

Les modes de pêche

La pêche se pratiquait de plusieurs façons, avec les moyens du bord.

– Le plus souvent, on utilisait une badine assez longue et robuste, au bout de laquelle était attachée une tresse de fils de laine de 2 mètres environ ; à l'extrémité de cette tresse était fixée une autre tresse, avec un noeud coulant, fabriquée avec du crin naturel (cheval, vache ou mulet).

Il fallait marcher dans l'eau très lentement, repérer un poisson qui se tenait à l'affût auprès d'un obstacle (touffe de molinie ou autre), faire descendre le noeud coulant, enfile le brochet par la tête, l'engager après les ouïes, ferrer et le sortir de l'eau.

Avec ce système, la résistance du poisson est moindre qu'avec les autres moyens traditionnels.

– Le fagot ("lou brous") était une méthode archaïque. Les matériaux utilisés se trouvaient sur place. On coupait des branches et des arbustes, on les assemblait en fagot en ménageant des vides à l'intérieur, on liait avec de l'osier. Ce fagot était placé au fond de l'eau. On l'attachait à l'aide d'une corde pour le tirer de l'eau le moment venu. Après un temps d'attente assez long, les poissons prenaient le fagot pour refuge et il suffisait alors de l'amener hors de l'eau pour récupérer les poissons qui s'y trouvaient.

Pour améliorer la technique, le fagot était tapissé extérieurement de molinie, ce qui évitait que trop de poissons ne s'enfuient lors de l'opération de retrait.

– Les nasses étaient aussi utilisées. Elles étaient fabriquées à partir de branches d'osier préparées à l'avance. Certaines étaient très élaborées, avec de grands pavillons.

Les nasses mises en place, on pouvait attendre que le poisson se prenne tout seul, mais on pouvait aussi essayer d'augmenter le rendement. Trois ou quatre personnes munies de barres de noisetier (pour leur légèreté) au bout desquelles étaient emmanchés de petits maillets de bois, battaient l'eau en rabattant le poisson en direction des pièges, qui eux aussi étaient recouverts de molinie pour donner l'illusion de sécurité au poisson. C'est le type de pêche que l'on peut voir sur la photographie prise par Félix Arnaudin en 1898 à Cornalis, au nord de Morcenx (Fig.4).

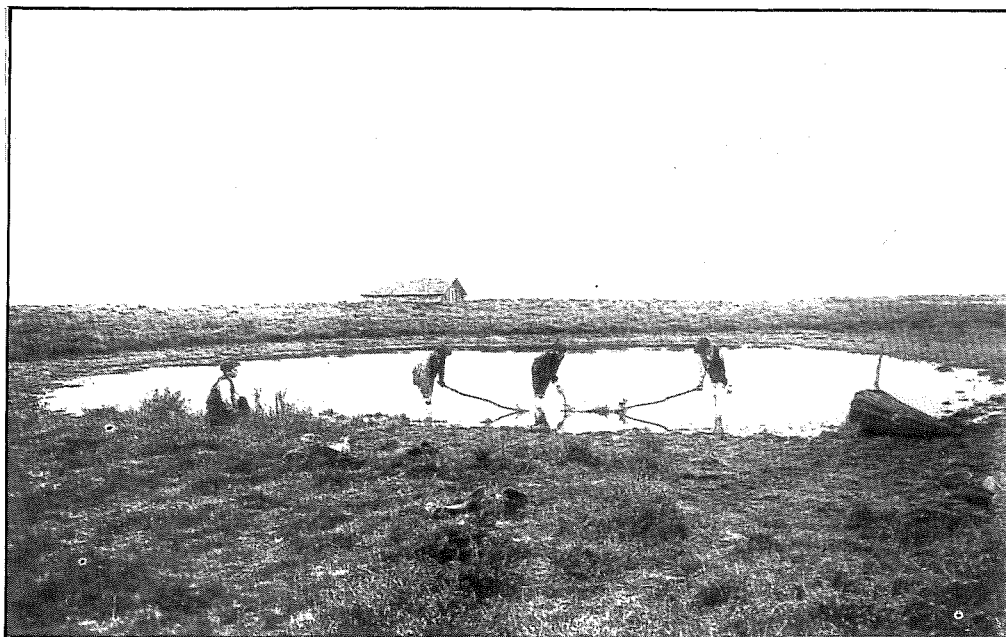


Fig 4 - Les pêcheurs de Lagúmat à Cornalis
(Cliché F. Arnaudin du 27 février 1898)

– La pêche au lamparo était pratiquée avec une lampe à carbure et à la foène. Il fallait une nuit chaude et sans lune. Une lampe bien alimentée était portée par la personne de tête, un ou plusieurs aides suivaient munis de foènes. Ces instruments étaient des harpons à 10 dents plates jointes en forme d'armature avec ailerons, ou pointes à barbillons.

Le porteur de lampe fouillait le fond de l'eau et repérait le poisson endormi, alors un porteur de foène avançait le plus près possible, préparait son coup et harponnait le brochet en le maintenant au fond de l'eau pour l'empêcher de se dégager. Tout cela devait se faire dans le plus grand silence et en douceur pour ne pas réveiller les poissons (7).

A l'époque, aucune réglementation n'était en vigueur pour la pêche dans ces eaux fermées, tout le monde pouvait pratiquer selon son aptitude, en toute saison et par tous moyens. Mais toujours le souci de préserver l'espèce était présent et les petits étaient remis à l'eau.

La situation a dégénéré quand s'est instauré un commerce et surtout lorsque sont apparus les trémails qui ratissaient tout en quelques passes.

LA CHASSE

Les conditions et les périodes de chasse étaient commandées par le rythme biologique du gibier.

La capture se faisait essentiellement avec des tenderies. Les fusils étaient extrêmement rares, car trop chers. Certes, après la guerre de 1870, les soldats étaient revenus avec armes et tenues complètes et les fusils avaient été transformés en fusils de chasse. Puis les fusils Gras ont commencé à se répandre. Mais les tenderies ont perduré encore longtemps. Prohibées, elles ont repris pendant l'occupation de 1940-1945.

Nombreuses étaient les espèces d'oiseaux migrateurs qui faisaient étape dans les lagunes. La "Lagune des Oies", à Cère, est là pour le rappeler. Les canards et les oies étaient pris au collet avec barrages. Les collets faits de crin de cheval étaient attachés à une badine plantée dans le sol. Les palombes et les bécasses étaient prises au fouet ou au collet sur des sentiers ou barrages, les lièvres au collet, les renards, putois et fouines de même.

Les grues n'étaient pas chassées ou rarement. Leur chair était peu appréciée et difficile à accommoder. Un dicton disait " *minja grue he bibe cent ans* " (manger de la grue fait vivre cent ans) (Fig.5).



Fig 5 - Grues surprises dans une lagune
(Cliché Bernède)

La pêche et la chasse fournissaient un appoint et une variante à la nourriture. Chacun respectait les tenderies des autres, mis à part quelques récalcitrants qui étaient connus et surveillés par tous. Ces activités prenaient une place importante dans les préoccupations quotidiennes.

LES INCONVÉNIENTS DE LA VIE AUTOUR DES LAGUNES

Vivre près des lagunes présentait aussi des inconvénients. Ces pièces d'eau étaient fréquentées par un certain nombre d'espèces animales parfois très désagréables.

Les sangsues ("*les tchintches*") étaient très nombreuses. Elles harcelaient hommes et animaux s'il devaient par malheur rester immobiles dans l'eau. Pour un passage rapide, leur attaque n'était pas à craindre et l'on pouvait entrer dans l'eau pantalons retroussés ou nu. Il existait deux espèces de sangsues : la verte pour les hommes et la noire pour les chevaux. Les vertes étaient commercialisées pour les besoins de la médecine (8). Elles étaient capturées à la main ou avec des nasses à mailles très fines en osier. Si leurs morsures étaient douloureuses, elles ne provoquaient pas cependant d'accident grave. Les sangsues étaient conservées dans une bouteille à moitié pleine d'eau fermée d'un chiffon usagé pour laisser passer l'air, sans nourriture et l'eau était changée toutes les trois semaines.

Autour des lagunes nombreuses étaient les couleuvres. C'était un véritable cauchemar à la période des amours, tant elles foisonnaient dans la molinie et même dans les branches des arbres. Se munir d'un bâton était nécessaire, même si ces désagréments ne présentait pas vraiment un danger.

Les moustiques constituaient un véritable fléau. Ils piquaient dès la tombée du jour jusqu'à 10 heures le lendemain. Le meilleur moyen de les éloigner était de fumer ou de se graisser le visage et les mains. A partir de 10 heures, d'autres insectes prenaient le relais : mouche grise, mouche multicolore, taons, dont les piqûres provoquaient des démangeaisons qui étaient calmées par le vinaigre. Il y avait aussi les tiques et les punaises d'eau.

Pour remédier partiellement à ce fléau, le plus efficace était l'incinération ("*la bluhe*"). Au mois d'avril ou début mai, au moment de l'éclosion et de la montée des larves de tous ces insectes le long des tiges de molinie, les bergers se rassemblaient autour d'une lagune et profitant

d'une nuit sans lune, mettaient le feu à la molinie de l'an passé. Pour éviter que le feu ne se propage de façon incontrôlée, ils procédaient selon la technique du contre feu : une équipe allume et l'autre laisse brûler une certaine largeur, puis éteint.

La flamme attirait les moustiques et les grillait, tandis que la cendre vive tombait à l'eau et brûlait les larves. Il arrivait parfois que le feu reprenne vigueur et alors les bras manquaient pour en venir à bout.

Les brûlis faisaient pousser une herbe tendre très appréciée des moutons. Il est possible que les grands incendies de la Grande Lande aient été provoqués par les bergers qui voyaient le boisement grignoter peu à peu les pâturages de leurs troupeaux. Mais il y avait aussi bon nombre de feux accidentels dus à la foudre.

Les gendarmes apercevaient parfois la lueur des incendies. A leur arrivée sur les lieux ils ne trouvaient personne ; chacun craignant d'être pris pour l'incendiaire. Des guetteurs étaient postés et donnaient l'alarme à l'approche de la maréchaussée. Ces intrusions des gendarmes avaient l'inconvénient de faire fuir ceux qui étaient chargés de surveiller la progression des flammes et bien souvent le feu prenait alors des proportions importantes ("*la bluhe dous gendarmes*").

On faisait sonner le tocsin après... C'est alors que les hommes, qui n'avaient, bien évidemment, rien vu et rien entendu, se présentaient pour éteindre l'incendie.

Si le feu couvait sous forme de braises dans la tourbe, le feu pouvait reprendre de plus belle dès le premier souffle d'air dans les 24 heures.

Les seuls insectes sympathiques qui butinaient aux alentours étaient les libellules et les papillons. Ainsi, les bourdaines, les saules et autres arbustes fleurissaient-ils de couleurs animées, chatoyantes et légères.

L'ASSÈCHEMENT DES LAGUNES

On peut supposer que de tous temps les hommes ont procédé à des aménagements ponctuels, ne serait-ce que pour faciliter les circulations des troupeaux et des bergers qui les surveillaient.

C'est à partir du milieu du XIX^e siècle que de grands fossés de 3m 50 de profondeur et 4-à 5m de largeur ont été creusés pour assécher les lagunes. cet assèchement artificiel n'a cependant pas été général. Les landais ne tenaient pas particulièrement à vider leurs lagunes. Ils se

contentaient de pratiquer des écoulements limités qui faisaient baisser le niveau mais maintenaient une réserve d'eau pour le bétail, les poissons et le gibier, éventuellement pour les incendies.

L'assèchement entraîne la disparition de la faune et la modification du paysage végétal. La molinie est peu à peu envahie par les bourdaines et par les pins. C'est tout un équilibre naturel qui est modifié. La mise en culture des terres et le drainage sont les causes principales de la disparition des lagunes. Une étude récente montre que dans les Landes, presque la moitié des lagunes qui existaient il y a 10 ans sont aujourd'hui asséchées ou ont disparu (5).

Il faut donc prendre conscience rapidement de la nécessité de préserver les dernières lagunes en raison de l'importance qu'elles ont dans l'équilibre de la lande.

*
* *
*

Malgré les inconvénients que nous avons décrits, les gens vivaient dans ce pays considéré comme malsain par les étrangers. Si mon aïeul, né en 1836 à Marquin, à Brocas, après avoir quitté le pays pendant 7 ans et parcouru de nombreuses régions plus riches et plus accueillantes, revint se fixer à Canenx-et-Réaut, ce pays offrait malgré tout des avantages certains.

Le voyageur qui traversait les Landes et qui rencontrait un berger qui s'était enduit de graisse le visage et les mains avait sans doute toutes les raisons de dire que les habitants de ce pays étaient d'une race malade. Pour peu que la poussière et quelques brindilles s'y soient collées et que ce berger porte une vieille pelisse, tout incitait le voyageur à penser qu'il s'agissait de gens sauvages issus d'un autre temps.

Pourtant, autour des lagunes, la vie des habitants de la lande s'écoulait, faite de labeur mais remplie aussi des joies subtiles que procure une existence en harmonie avec la nature.

Notes

1.- Nos rencontres amicales avec Bernard Gellibert et Jean-Claude Merlet ont permis de mettre sur pied un programme de recherches sur les lagunes du Marsan. Commencé en 1990, ce programme a pour but de mieux connaître la formation des lagunes, leur évolution, de les dater et d'étudier les

différentes occupations humaines qui se sont établies près des lagunes depuis la préhistoire. Il associe des géologues, palynologues, archéologues de l'Université de Bordeaux I, du CNRS et du Centre de Recherches archéologiques sur les Landes.

- 2.- On peut se reporter à la carte de répartition des lagunes dressée par Philippe Legigan p. 338 dans sa thèse : L'élaboration de la formation du sable des Landes, dépôt résiduel de l'environnement sédimentaire pliocène-pléistocène centre aquitain, 1979. Voir aussi les cartes établies par Eric Montès (Fig.3, p. 74 et Fig. 4 p. 75) dans son article : Etude préliminaire des lagunes des landes de Gascogne, Bulletin de l'Institut de Géologie du Bassin d'Aquitaine, 1992, n° (51-52).
- 3.- L'ingénieur E. Tisserand, qui observait les lagunes situées dans le Domaine impérial de Solférino avait noté en 1865 qu'il n'y a pas d'aliots dans les lagunes (cité par J.-M. Ricard dans son ouvrage: Au Pays Landais, 1911, p. 110).
- 4.- Dans les statistiques officielles établies au XIXe siècle sur la répartition des terres dans les Landes (1811, 1819, 1836, 1848) les "marais" regroupent sans distinction les barthes, les marécages, les lagunes et les étendues d'eau. Ces statistiques ont tendance à assimiler les marais aux landes, dans une même catégorie de terres incultes.
- 5.- Plusieurs habitats préhistoriques ont été mis en évidence ces dernières années à proximité des lagunes. Ainsi, à Canenx-et-Réaut, les hommes de l'âge du Bronze s'étaient installés à 30 m seulement de la lagune de La Hubla (fouilles Gellibert et Merlet, 1992).
- 6.- Cette particularité n'avait pas échappé à Félix Arnaudin qui notait "tandis que les brochets de Cabardos tirent sur le roux vif, ils sont noirs dans la lagune de l'Aygue-loungue et des Sangluroous, [...] argentés sur le sable blanc de la Garane, tout bleus dans celle de Bise et de la Pichoulate" (Un jour sur la Grande Lande, édition l'Horizon chimérique, 1988, p. 73).
- 7.- En 1945 encore, un brochet de 9kg, mesurant 1,07m a été pêché à la foène dans la lagune de Paulin à Cère.
- 8.- Voir: Le marchand de sangsues, Guide de l'Ecomusée de la Grande Lande, Marquèze, édition 1989, p. 103.
- 9.- Ces chiffres inquiétants résultent de l'étude faite par Eric Montès citée plus haut.